

CANAL PSY

10 ANS DE CANAL Psy

ALAIN-NOËL HENRI

JE NOUS SOUVIENS, TU ME SOUVIENS
LA MÉMOIRE, ENTRE SINGULIER ET PLURIEL

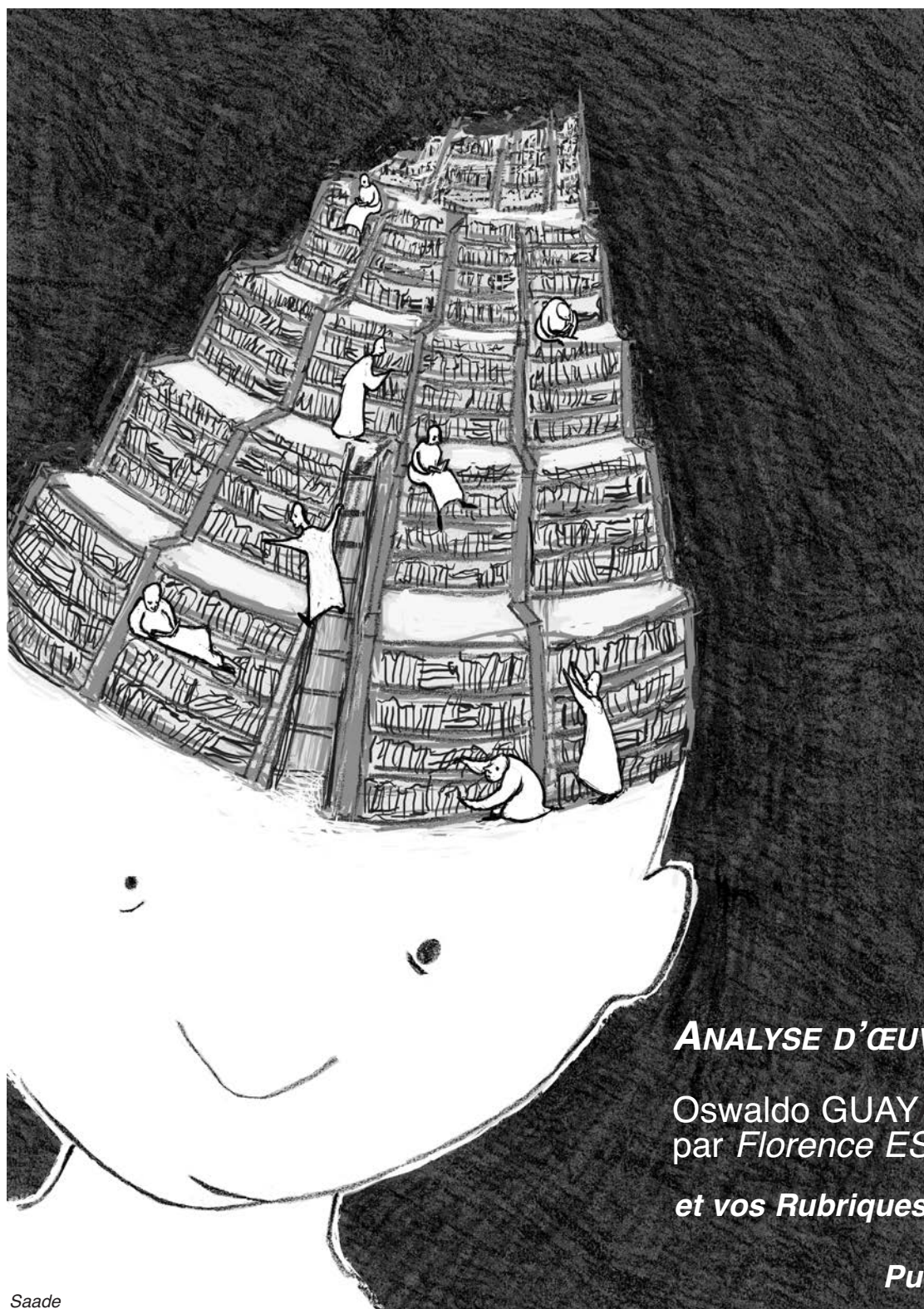
JEAN-MARC TALPIN

LEGS DE TENSIONS IDENTITAIRES
À L'USAGER DE DROGUE

SOLÈNE BOITEUX

Bimestriel

3,05 €



Saade

ANALYSE D'ŒUVRE...

Oswaldo GUAYASAMIN
par *Florence ES OFFIER*

et vos Rubriques

**Agenda
Publications**

N°60

Octobre - Novembre 2003

AGENDA

CENTRE D'ÉTUDE DE LA FAMILLE

COLLOQUE DES 5 ET 6 DÉCEMBRE 2003

De 9 h à 17 heures

Religion, Familles et Thérapeutes

Comment se situer comme thérapeute ou intervenant quand les problèmes allégués sont liés à une appartenance ou à une différence religieuse ? Ou quand la religion est mise en avant pour justifier des comportements problématiques, du moins dans nos contextes ? En particulier, comment réagir quand ce que nous voyons comme une violence est justifié par du «religieux» ? Comment intervenir lorsqu'un groupe se situe dans une appartenance religieuse que nous ne partageons pas ou lorsqu'il s'agit d'une appartenance sectaire ? Que penser des relations entre sexualité et religion ? Nous solliciterons pour ce Colloque des hommes et des femmes représentant de différentes religions, des thérapeutes, des sociologues et des ethnopsychiatres.

Lieu : ASIEM, 6 rue Albert de Lapparent, 75007 Paris
Tarif : 170 euros (adhérents CEFA ou étudiants : 125 euros)

SÉMINAIRES PSYCHANALYTIQUES DE PARIS

LES 7 CONCEPTS LES PLUS DIFFICILES DE LA PSYCHANALYSE

Mercredi 10 décembre 2003 à 21 h ou Samedi 13 décembre de 14 à 18 h

- **LA COMPULSION DE RÉPÉTITION** - J.-D. NASIO

Mercredi 7 janvier 2004 à 21 h ou Dimanche 11 janvier de 10 à 14 h

- **LE TRAUMA** - MME L. NORINDER ET E. SANDLARZ

Mercredi 4 février 2004 à 21 h ou Samedi 7 février de 14 à 18 h

- **L'OBJET PETIT A** - CH. PISANI ET MME S. TAVOLARO

Mercredi 3 mars 2004 à 21 h ou Samedi 6 mars de 14 à 18 h

- **LE SURMOI** - O. BOUVET DE LA MAISONNEUVE ET MME A. MARZLOFF

Mercredi 31 mars 2004 à 21 h ou Samedi 3 avril de 14 à 18 h

- **L'IDENTIFICATION** - MME C. ELKAÏM ET MME A. LEFÈVRE

Mercredi 12 mai 2004 à 21 h ou Samedi 22 mai de 14 à 18 h

- **LES MÉCANISMES DE DÉFENSE** - F. LEGER ET MME G. VIALET-BINE

Mercredi 16 juin 2004 à 21 h ou Samedi 19 juin de 14 à 18 h

- **LES CASTRATIONS SYMBOLIQUES** - P. CROSSAY ET J.-C. LEMAIRE

Lieu : Espace Reuilly, 21 rue Hénard, 75012 Paris

Contact : Madame ROMEZY

Téléphone : 01 46 47 66 04 ou 01 42 24 83 13

Télécopie : 01 46 47 60 66

Site internet : www.seminaires-psy.com

Hôpital Neurologique et Neuro-Chirurgical Pierre WERTHEIMER Conférences du Jeudi matin 4 décembre 2003

Nicolas GEORGIEFF

Professeur de Psychiatrie, Université Lyon I

Membre de l'Institut des sciences cognitives

Chef de service en psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'ITTAC

«Empathie et intersubjectivité en psychopathologie - perspectives actuelles».

SOCIÉTÉ PSYCHANALYTIQUE DE PARIS

Groupe Lyonnais de Psychanalyse-Rhône-Alpes

DOULEUR ET SOUFFRANCE PSYCHIQUE 6 et 7 décembre 2003

Modérateurs : André CAREL (Lyon), Claudine VACHERET (Lyon)
Secrétaires scientifiques du Groupe Lyonnais de Psychanalyse-Rhône Alpes

Samedi 6 décembre

8 h 45 Accueil des participants

9 h 00 Ouverture

Jacques HOCHMANN, Président du Groupe

Lyonnais de Psychanalyse-Rhône-Alpes

9 h 15 Augustin JEANNEAU (Paris) SPP

«L'hypocondrie, tentative et impasse»

10 h 00 Introduction à la discussion

Christian SEULIN (Lyon) SPP

10 h 10 Discussion avec la salle

11 h 00 Pause

11 h 30 Gabriel BURLOUX (Lyon) SPP

«La solution douloureuse»

12 h 15 Introduction à la discussion

Dominique REYDELLET (Lyon) SPP

12 h 25 Discussion avec la salle

13 h 00 Déjeuner libre

14 h 30 Danièle BACHMANN (Lyon) SPP

«L'histoire de Sophie ou comment l'esprit efface la douleur du corps»

15 h 15 Introduction à la discussion

Denis TOUTENU (Lyon) SPP

15 h 30 Discussion avec la salle

16 h 45 Table Ronde

«L'énigme de la douleur»

Avec Bernard DUPLAN (C.H. - Aix les Bains)

Louis-Pierre JENOUDET (C.H. Le Vinatier - Bron)

Anne-Marie PERRIN (St Etienne)

18 h 00 Fin de la première journée

Dimanche 7 décembre

9 h 00 Accueil des participants

9 h 15 André CAREL (Lyon) SPP

«La douleur et le déni de la douleur chez le très jeune enfant»

10 h 00 Introduction à la discussion

Michèle DEMEURE (Grenoble) SPP

10 h 10 Discussion avec la salle

10 h 30 Pause

11 h 00 Anna POTAMIANOU (Athènes) SPP

«La douleur dans la mouvance psychique des états limites»

11 h 45 Introduction à la discussion

Sidney COHEN (Grenoble) SPP

12 h 00 Discussion avec la salle

12 h 45 Synthèse du Colloque par Jacques HOCHMANN

12 h 45 Fin du Colloque

Salle molière (à 20 h 30 précises)
18 - 20, quai de Bondy - 69 005 LYON

Renseignements :
Groupe Lyonnais de Psychanalyse-Rhône-Alpes
25, rue Sala - 69 002 LYON
Tél : 04 78 38 78 01

Saison 2003/2004

PSYCHOGITO

(Psychogito.fr.st)

et le BDE psycho de la Faculté Catholique
présentent :

**4 Décembre 2003
Les Addictions**

Patrick DESSEZ, psychologue clinicien et directeur du C.N.D.T
(Centre National de Documentation sur la Toxicomanie)

Alain ODDOU, psychiatre au centre A3 : Aide aux Adolescents et Adultes

**8 Janvier 2004
Le handicap**

Alain FERRANT, psychanalyste, membre de la société
psychanalytique de Paris et maître de conférences à l'Université
Lumière Lyon 2

Albert CICCONE, psychologue clinicien, psychanalyste et professeur
à l'Université Lumière Lyon 2

au café «République» place de l'hôpital 69 002 Lyon

La mémoire

10 ANS DE CANAL PSY

Alain-Noël HENRI p.4JE NOUS SOUVIENS, TU ME
SOUVIENS
LA MÉMOIRE, ENTRE SINGULIER
ET PLURIEL*Jean-Marc TALPIN* p.7LEGS DE TENSIONS IDENTITAIRES
À L'USAGER DE DROGUE*Solène BOITEUX* p.9

ANALYSE D'ŒUVRE...

Florence ESCOFFIER
p.14**S O M M A I R E**

Édito

Dix, pour une revue, c'est l'âge de quoi ?

L'âge de raison est, dit-on, passé mais c'est sans doute un peu tôt pour la maturité !

Pour Canal Psy c'est l'âge des confirmations et des changements.

Des confirmations car l'idée initiale, née du souhait de créer un lien écrit avec les étudiants de la Formation à Partir de la Pratique (FPP pour les initiés) s'avère une idée féconde au point de se développer au-delà de son cadre de départ. Confirmation par les étudiants qui sont nombreux à lire Canal Psy, confirmation par les enseignants et par les chercheurs qui ont été nombreux au cours de ces 10 ans à répondre à nos appels à publication, confirmation enfin par les professionnels et les institutions croisant les chemins de la psychologie et qui s'abonnent.

Changements aussi, car Canal Psy a pris de l'épaisseur au fil des années. Car les rédacteurs se sont régulièrement succédés, chacun laissant sa marque, son empreinte à ce journal. Cette fois c'est Noëlle D'ADAMO qui nous quitte pour d'autres horizons après avoir organisé le relais avec Anne-Claire FROGER. Que la première soit remerciée du travail accompli autant que de sa bonne humeur. Nul doute qu'elle saura la faire vivre ailleurs, autour de points de crochet. Que la seconde le soit d'avoir travaillé bénévolement pendant quelques mois afin que le relais se fasse dans les meilleures conditions. Car de nouveaux projets sont en route : ainsi d'informations en ligne sur les colloques à venir. Pour cela les suggestions de tous nos lecteurs seront les bienvenues.

Bon anniversaire donc à Canal Psy et longue vie pleine de nouvelles créations en attendant la sortie du livre collectif qui fêtera à sa manière cette entrée dans les dizaines.

Jean-Marc TALPIN

DOSSIER

La mémoire

Comme tous les vieux radoteurs, la première phrase qui m'est venue, c'est "dix ans déjà"... Ou, pour reprendre les termes d'un vieux camarade à propos de tout autre chose : "si proche et déjà d'une autre histoire". Je suppose qu'en me demandant un texte pour ponctuer les dix ans de Canal Psy, l'équipe actuelle s'adressait à un dépositaire présumé de la mémoire : ce qui est n'est guère fondé quant aux cinq dernières années, pour lesquelles je ne suis pas plus qualifié que n'importe quel autre lecteur, mais, il est vrai, beaucoup plus quant à la préhistoire et la protohistoire de la publication, que j'ai en effet suivies d'assez près, après en avoir été l'initiateur.

PRÉHISTOIRE

En fait, si l'on y inclut les deux tentatives qui ont précédé, sous les titres de "Pratiques Sociales à l'Université" et de "La Gazette de la FPP", on est plus proche des vingt ans que des dix, puisque la première remonte à 1984. Il s'agissait – déjà – de créer un outil commun à deux espaces de formation en direction des praticiens demandeurs d'un parcours universitaire, et qui étaient alors gérés par la même composante de l'université : le Diplôme Universitaire des Pratiques Sociales (DUPS), qui remonte lui-même à 1975, — et la FPP, fondée quatre ans plus tard.

L'idée était encore modeste – rassembler sous l'auvent d'un "journal" les documents d'information de toute sorte qui faisaient l'objet d'un courrier relativement important entre les étudiants et l'université. Mais à l'arrière-plan de cette démarche pragmatique, l'enjeu était de marquer fortement l'unité des démarches et des publics concernés, au delà des visées différentes des diplômes. Le titre n'était pas anodin : transposé d'une publication impulsée par Jean LAPLANCHE - "Psychanalyse à l'Université" – il reflétait ce qui était alors mon souci majeur : tenter de greffer un espace d'élaboration des pratiques sociales en tant que telles à l'intérieur de l'institution universitaire.

Je passe sur les avatars institutionnels qui ont abouti au découplage des deux diplômes, le DUPS se retrouvant géré par l'Institut des Sciences et Pratiques d'Éducation et de Formation et FPP par l'Institut de Psychologie. Le champ du journal se retrouvait *de facto* réduit à la FPP, si bien que lorsque Jean-Marie CHARRON¹ accepte d'en prendre la responsabilité, il ne fait que prendre acte d'une réalité déjà bien installée en le baptisant "la Gazette de la FPP" – d'autant qu'auparavant déjà, quelques étudiants réunis autour de Michèle THEVENIN, première secrétaire de la FPP, avaient entrepris d'élargir un contenu éditorial quelque peu aride, dans l'ambition d'en faire véritablement l'organe de la "communauté FPP".

Si cette dernière initiative avait tourné un peu court, faute de structuration sérieuse de l'équipe bénévole qui l'avait lancée, elle est reprise méthodiquement autour de Jean-Marie CHARRON. Aux "messages" envoyés aux étudiants par l'encadrement de la FPP s'ajoutent notes de lecture, témoignages divers, dessins humoristiques, tribunes libres... *In petto*, je l'appelais affectueusement "notre bulletin paroissial". Tout en me réjouissant, depuis

mes vieilles utopies autogestionnaires, de l'appropriation dont la gazette était l'objet de la part des étudiants, je gardais la nostalgie d'une ambition plus large, contribuant plus à ouvrir cette communauté sur l'extérieur, et ajoutant à la fonction de soutien, — essentielle quand on sait la solitude profonde des étudiants engagés dans la vie professionnelle dans les intervalles entre les regroupements, — une fonction plus directement formatrice. J'avais en outre pu remarquer chez les étudiants une corrélation entre l'envie d'investir l'animation de la vie collective et l'évitement discret de l'épreuve du dossier et des jurys, ce qui induisait quelque scrupule à les y encourager.

Cette dernière remarque n'est pas anecdotique : elle s'inscrit dans une contradiction fondatrice entre la certitude qu'aucun processus de formation n'est effectif s'il n'est totalement approprié par les personnes en formation, et la certitude non moins forte que dans les conditions rigoureuses des reprises d'études en milieu de vie, rien n'est possible sans un important investissement par l'institution de ses fonctions de "holding". Marie-France CORTEVAL, qui succéda à Michèle THEVENIN et précéda Marie-Thérèse CARTERON, me disait souvent "Vous les couvez trop". Et je lui répondais que "ils" avaient déjà bien assez à faire en ajoutant à leur vie professionnelle et familiale un gigantesque et douloureux travail de lecture, d'écriture, d'élaboration, pour qu'on ne charge pas encore plus la barque. Tout en étant conscient d'aller en cela à l'encontre de la tradition universitaire, qui est, s'adressant à des publics juvéniles en train de sortir du cocon familial et scolaire, de les soumettre énergiquement à l'épreuve salutaire du "débrouille-toi mon grand".

PROTOHISTOIRE

C'est dans ce contexte qu'au début des années 90 s'ouvre l'opportunité de répéter ce qui avait déjà été tenté avec le DUPS : développer à l'intention de ce public de praticiens en demande de formation universitaire un ensemble cohérent de dispositifs d'inspiration commune, mais d'architecture différente, en fonction des besoins divers de la population ainsi définie. Mais entre temps, l'organisateur symbolique s'était déplacé. Prenant acte de l'impasse à laquelle avait abouti l'invocation du signifiant "pratiques sociales" comme centre de gravité du dispositif, je m'étais résolu à lui substituer clairement le signifiant "psychologie" — acceptant enfin d'admettre qu'elle et la sociologie s'étaient historiquement imposés comme discours d'appui savants des pratiques sociales, et qu'il était vain de vouloir en bâtir artificiellement d'autres. On aura compris que de "Pratiques Sociales à l'Université" à "Canal Psy", le glissement sémantique ne doit rien au hasard.

La naissance de la publication s'inscrit donc dans le mouvement d'ensemble qui fit surgir successivement la cellule de Formation Continue de Psychologie, le CFP (préfiguré en 1992-1993 par un dispositif de transition plus léger, dit, d'ailleurs assez improprement, "Enseignement à Distance"), le département FSP (comme cadre institutionnel de l'ensemble), et enfin le DUREPP.

Le changement déterminant fut l'embauche, début 93, de deux salariés à temps partiel, respectivement pour la rédaction et la fabrication. Cette embauche était adossée à un "cahier des charges", qui définissait ainsi les

1) Jean-Marie CHARRON fut l'un des quatre premiers enseignants FPP et en resta jusqu'à sa retraite en 1993 l'un des plus fidèles piliers.

objectifs :

"Prioritairement, créer un lien entre l'Institut de Psychologie et les étudiants, notamment engagés dans la vie professionnelle, à qui leurs contraintes de temps et d'espace interdisent le contact constant avec l'Institution universitaire, et contribuer à pallier les handicaps que cette situation impose à leur formation.

Subsidiairement, faciliter la communication entre l'Institut et les milieux professionnels qui peuvent être intéressés à son activité".

La même dualité (et la même hiérarchie) se retrouvait dans la définition du public: l'abonnement était, et est toujours, compris dans l'inscription pour les étudiants FPP et EAD (puis CFP), et proposé d'autre part aux autres étudiants, ainsi que "à tous ceux que l'activité de l'Institut de Psychologie intéresse: organismes professionnels et de formation, autres départements universitaires de psychologie, anciens étudiants, praticiens, etc." Dans le même esprit, l'éditorial du premier numéro définit Canal Psy par l'ambition d'un "lien mensuel entre tous ceux qui, sous l'invocation de la psychologie, sont rattachés à la Communauté Universitaire par une INSCRIPTION (à tous les sens du terme, surtout l'autre...), tandis que la force des choses et d'abord les contraintes du temps et de l'espace, les tient à l'écart de l'espace concret où cette communauté s'incarne".

De nouveau, il s'agissait à la fois de franchir un cran dans le niveau qualitatif, en profitant des économies d'échelle autorisées par l'extension du dispositif, mais aussi et surtout de désenclaver un "village gaulois" en multipliant ses liens avec l'extérieur.

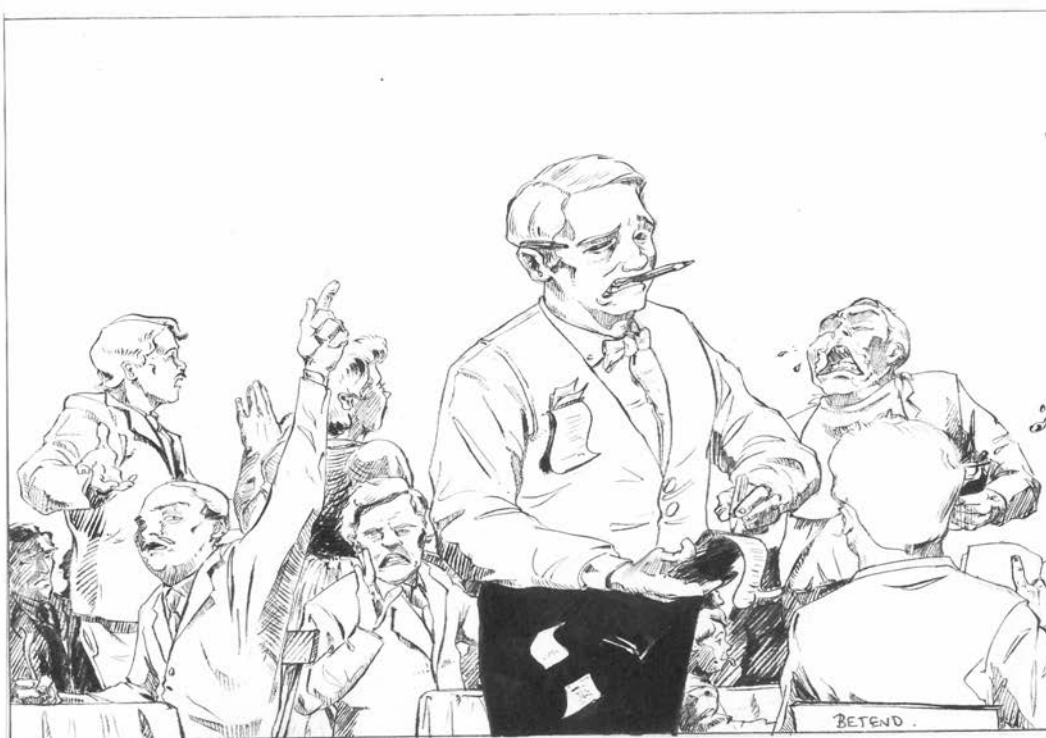
Le choix de Sabine GIGANDON-VALETTE pour gérer l'aspect rédactionnel s'avéra pertinent au delà de toute espérance, comme d'ailleurs, un peu plus tard après un essai malheureux, celui de Gaëlle CHEVRIER pour la fabrication et la distribution. Tout en mettant leur point d'honneur à respecter scrupuleusement le cahier des charges, elles déployèrent une énergie et une créativité sidérante pour transformer un simple bulletin intérieur en une vraie publication de standard professionnel. Le Canal Psy d'aujourd'hui reste profondément marqué par leur œuvre commune.

Les contradictions des six premières années

La transition fut un peu difficile au sein de la FPP. Pendant six mois d'ailleurs, la Gazette subsista parallèlement : mais personne ne s'y trompa, le nouveau venu menaçait le premier né, et suscita des débats entre les nostalgiques de "leur" journal et ceux qui accueillaient la nouveauté avec confiance. Une tribune libre d'une étudiante dans l'avant-dernier numéro de la gazette, intitulée "la dépossession ?... Oui mais alors l'appartenance aussi" reflète assez exactement cette ambivalence.

Certes, le compromis finalement trouvé – joindre en annexe au journal tel que le recevaient les abonnés "extérieurs" un supplément propre respectivement à la FPP et au CFP, paraissait formellement faire leur juste part aux enjeux antagonistes. Mais il faut bien dire que quelque chose s'était rompu, et cela éclate aux yeux quand on relit la collection. Les contributions des étudiants se raréfient jusqu'à disparaître complètement au bout de deux ans – si l'on excepte celle de décembre 97, qui est en fait une lettre adressée par une étudiante sortante à Albert CICCONE, et publiée à l'initiative de celui-ci. Au cours de ces premières années aussi, une enquête sur les attentes des lecteurs, quelques appels à contributions témoignent que l'équipe du journal conserve le souci d'une certaine interactivité. Puis plus rien : le journal est devenu sans partage un objet adressé aux étudiants.

Mais d'autres contradictions étaient en puissance dans l'ampleur du "cahier des charges" initial : fournir des ressources pour aider le travail des étudiants, faire lien à l'intérieur du Département, faire lien avec l'Institut de Psychologie, faire lien avec les lieux de pratique extérieurs, et produire un périodique de qualité professionnelle. En outre, dès le départ, d'autres enjeux encore vinrent s'ajouter. D'abord, l'équipe avait été recrutée dans le seul vivier possible pour des emplois à temps partiel, exigeant un haut niveau de qualification en psychologie et un fort investissement : parmi les étudiants avancés ou les jeunes professionnels issus du régime général – et, à l'exception de Monique CHARLES de 1997 à 2000, il en a toujours été ainsi. On conçoit



qu'inévitablement elles aient importé dans l'entreprise la sous-culture de leur terreau d'origine et les enjeux qui y étaient liés. Dès la rentrée 93, par exemple, une vente au numéro était lancée dans les locaux de Bron. D'autre part, et un peu dans le même sens, le lancement de la publication eut beaucoup de succès parmi les enseignants titulaires de l'institut de Psychologie, et la pression pour faire de Canal Psy une sorte de bulletin intérieur de l'Institut n'a pas été négligeable.

L'ambition de tenir tout à la fois était séduisante sur le papier, mais elle supposait des vertus d'équilibriste, une attention de tous les instants... et une aisance matérielle qui aurait dispensé de faire trop de choix : car d'une part chaque fonction assignée prenait beaucoup de temps, et d'autre part tout tenir serait revenu à faire grossir le journal : ce qui aurait demandé plus d'argent. Or déjà le budget initial pesait lourdement dans le budget du département, et il n'était pas question d'augmenter encore la contribution des étudiants (je me demandais souvent à voix haute si ce journal n'était pas "ma danseuse", même si les retours dans les groupes d'étudiants témoignaient abondamment de sa réelle utilité dans le processus de formation), et la croissance très appréciable des abonnements "libres" (non compris dans des frais d'inscription) ne parvenait pas à atteindre un niveau suffisant. Il fallait tout faire tenir sur seize pages et deux mi-temps. Non seulement on ne pouvait grossir : il fallut même réduire ; et ce fut la périodicité qui servit de variable d'équilibre : Canal Psy devait comporter au départ dix numéros dans l'année, il passa rapidement à six et il en est aujourd'hui à cinq, voire quatre.

Dans ce contexte il était inévitable qu'à terme certaines fonctions s'étiolent. Mais il était difficile au départ de savoir lesquelles l'emporteraient. Pour ma part j'étais surtout partagé entre "prévenir toute tentation de nous laisser enfermer dans les limites étreintes d'un bulletin intérieur" et sauvegarder la spécificité fondatrice de la centration sur les praticiens engagés dans des études de psychologie. Ce dernier enjeu se traduisait surtout dans la multiplicité des rubriques destinées à diversifier l'accès aux ressources ("Infos pratiques", "Agenda", "Du coq à l'âne", "Bibliofil", "Échos") et à faire lien avec les pratiques ("Être psychologue en..."). Quant au premier, il se marque essentiellement par l'apparition de deux rubriques essentielles : l'une, qui est bien plus qu'une rubrique, est le dossier. L'autre, au gré de l'actualité des publications, est l'interview d'un enseignant de l'Institut de psychologie à propos d'un de ses livres.

La nouvelle maquette de 1999 et la position d'équilibre actuelle

Un tournant majeur dans l'histoire de Canal Psy est, à la rentrée 99, la nouvelle maquette, celle qui prévaut encore aujourd'hui. Je n'étais plus dans les coulisses, et c'est donc maintenant en simple lecteur que je m'exprime.

L'effet le plus voyant est que les rubriques "informatives" s'y trouvent réduites à la portion congrue. L'éditorial qui l'annonçait prévoyait de conserver la diversité de ces rubriques, mais de fait, malgré des résurgences ponctuelles, seul l'agenda a vraiment survécu. En revanche, toute la place est désormais occupée par le dossier, qui s'étoffe de plus en plus, (il finit par définir l'identité de chaque numéro, par la place qu'il occupe sur la page de couverture comme sur le rappel des derniers numéros auquel est consacrée maintenant la dernière page) – et par la mise en valeur de l'œuvre des enseignants en psychologie, titulaires ou vacataires, de l'université Lyon 2, soit par le biais des

interviews, soit par celui des hommages à l'occasion des départs en retraite, ou, hélas, de deux décès qui affectèrent douloureusement la communauté de l'Institut. Il est remarquable d'ailleurs que la rubrique "Aperçu", prévue en ses débuts pour "accueillir (les) articles (des lecteurs) et pour (qu'ils proposent) une avant-première ou une reprise de (leurs) travaux", n'a jamais été consacrée qu'à des travaux d'enseignants titulaires ou vacataires.

Clairement, le parti-pris est, et restera à partir de cette date, de diffuser exclusivement une information à visée théorique, selon l'évidence implicite que rien ne distingue ce qui est bon pour les étudiants engagés dans la vie professionnelle, et ce qui est bon pour n'importe quelle personne intéressée par l'actualité de la psychologie et plus particulièrement son actualité locale.

La mutation est plus spectaculaire encore si l'on analyse l'évolution des thèmes de dossier. Sur les 39 premiers numéros, les thèmes s'inscrivent dans une grande variété de registres. Beaucoup se centrent sur un champ de pratique (gérontologie, marginalité économique, école, santé, sport, déficits visuels). Beaucoup d'autres sur la psychologie comme réalité sociale concrète; sur le métier de psychologue (pratique en libéral, déontologie), ses outils (le conte), ses frontières (la parapsychologie). Sur la psychologie universitaire aussi, ses sous-disciplines (projective, cognitive, clinique, sociale), à la fois macrocosme (la psychologie dans le monde) et microcosme lyonnais (les stages, la formation continue, la FPP). Plus près encore des questions concrètes des étudiants, un numéro sur la réforme des études (enfin, l'une des innombrables réformes, celle de 1993), et quatre dossiers autour des pratiques d'écriture et de théorisation (les références théoriques, écrit et oral, écrire la clinique, les revues). Dans cette efflorescence, les sujets théoriques font presque figure de parents pauvres : trois, significativement sans doute, autour des questions de génération, de transmission et d'origines ; d'autres sur les grandes questions d'actualité, l'éthique, l'interculturalité, la violence ; enfin un sur le jeu et un sur le corps.

A partir du numéro 40, en revanche, l'éventail se resserre, et les proportions s'inversent : un numéro sur la criminologie; un sur les errances urbaines; un sur le phénomène sectaire ; un sur les étudiants en psychologie ; un sur la psychologie, ses contextes et ses pratiques ; un sur les médiations. Et en face un large balayage des objets théoriques de la psychologie : ses frontières épistémologiques (la politique, l'histoire), un auteur (Lacan), et des questions comme le lien groupal et la différence, l'émotion, l'espace, la voix, plus trois numéros autour des relations amoureuses et familiales.

Ainsi s'est-on rapproché d'une sorte de mini-revue savante, qui certes est loin de remplacer les "grandes" : mais qui travaille surtout à faire découvrir, à amorcer des pistes, à donner à penser. A mes yeux, c'est la grande vertu du Canal Psy d'aujourd'hui. Mais n'ayant plus de contact réel avec son lectorat, je ne suis pas sûr d'en être représentatif. Peut-être serait-il intéressant de profiter de cet anniversaire pour redonner à ses lecteurs l'occasion de dire ce que eux y trouvent, ce que eux en pensent.

Alain-Noël HENRI

**Maître de Conférences Honoraire
de Psychologie
à l'Université Lumière Lyon II**

JE NOUS SOUVIENS, TU ME SOUVIENS

LA MÉMOIRE, ENTRE SINGULIER ET PLURIEL

JEAN-MARC TALPIN

« [...] une mémoire envoûtante
qui sans cesse tire le je vers le nous [...] »

Dominique Sampiero
Le rebutant

Tu me souviens, nous me souvenons, je te souviens, je nous souviens. Et, plus tard, je me souviens, nous nous souvenons.

Conjugaisons pour dire l'étroite intrication du singulier et du pluriel groupal, sociétal, institutionnel, dans la construction de la mémoire, dans la remémoration comme dans l'oubli.

Cette question peut être travaillée dans une multitude de champs, de la clinique individuelle ou familiale à la compréhension du social et du politique dans son lien au psychique (ainsi le travail de J. PUGET ou de R. KAËS à propos de la mémoire dans les états dictatoriaux).

Le sociologue M. HALBWACHS pose la question de l'origine de la mémoire : celle-ci est-elle d'abord individuelle ou d'abord collective ? Des « Cadres sociaux de la mémoire » à « La mémoire collective » sa pensée évolua d'une totale prééminence du social à une pensée beaucoup plus nuancée. S'il est bien évident qu'à l'échelle de l'histoire humaine une telle question est insoluble, elle ne l'est guère moins à l'échelle de l'histoire singulière. Cette question, comme nombre de celles qui portent sur les origines, conduit à une incertitude ou à une croyance et, en tout état de cause, à une mobilisation fantasmatique. Nous proposerons plutôt, avec bien d'autres (à commencer par ce que S. FREUD nomma la mémoire phylogénétique), que la mémoire singulière se construit par et avec l'autre, qu'il s'agisse des traces transmises à l'infans puis à l'enfant par le parent ou de la co-construction d'une mémoire que le sujet réécrit en se l'appropriant progressivement à moins qu'il n'en refuse certains contenus.

Cette question sera abordée, pour commencer, dans le champ de la littérature. La littérature, avant de devenir support de mémoire et elle-même objet de mémoire, fait travail de mémoire selon les modes de liaison qui lui sont propres. Il n'est qu'à citer « La recherche du temps perdu » (M. PROUST) pour s'en convaincre, tant cet ouvrage est en même temps un travail de la mémoire, une présentation des contenus de celle-ci et une tentative d'auto-représentation théorisée de cette mémoire et de ses processus. Dans « La recherche du temps perdu », mémoire singulière et mémoire historique s'entremêlent au point de faire de cet ouvrage le chef-d'œuvre de la mémoire d'une époque, l'avant-première guerre mondiale. Plus près de nous, nombreux sont les auteurs à avoir exploré la mémoire, et ce en particulier à partir de la question de l'holocauste, de son irréprésentabilité et de sa mise en récit, voire depuis quelques temps en fiction, comme si enfin la sidération traumatique parvenait à être

décondensée. La question de la mémoire, dans la littérature, peut se traiter, en reprenant les propositions d'A. GREEN, sur l'axe de la liaison et de la déliaison. En effet, là où Proust procède de l'hyperliaison et de la métaphore, ce qui explique que bien des lecteurs restent au seuil du livre qui ne se laisse pas pénétrer facilement, J. BRAINARD ou G. PEREC procède sinon de la non liaison du moins d'une liaison minimale, du fragment, de la juxtaposition comme mode d'agencement ainsi que de la métonymie.

En 1975, J. BRAINARD publie « I remember » qui ne sera traduit qu'en 1997. G. PEREC connaît le livre rapidement et en reprend le modèle pour un projet à deux volets : « les choses communes » et les choses personnelles, seul le premier volet voyant le jour. Alors que J. BRAINARD se souvient aussi bien d'événements communs que d'événements singuliers, G. PEREC sépare ces deux catégories, ce qui peut s'entendre à la lumière de son histoire propre et de la manière dont il fait travailler cette question de la mémoire tout au long de son œuvre. En ne publiant que la mémoire des « choses communes » PEREC crée une grande complicité avec le lecteur, suscite de l'excitation qu'il se propose au demeurant de contenir puisqu'à sa demande son éditeur a laissé des pages blanches à la fin du livre afin que le lecteur puisse enrichir le livre de ses propres « Je me souviens ». Je rajouterai que ce dispositif d'écriture a généralement beaucoup de succès dans les ateliers d'écriture que j'ai pu animer. D'autres textes de G. PEREC ont pu montrer à quel point le travail de mémoire personnelle, de construction d'une histoire personnelle à partir du blanc de la disparition de ses deux parents durant la guerre était difficile, suscitant l'invention de dispositifs littéraires compliqués et remarquables : pensons en particulier à « W ou le souvenir d'enfance » ou à « La disparition » ainsi qu'à la métaphore du puzzle qui habite « La vie mode d'emploi ».

Je l'ai déjà évoqué, je pense qu'on ne peut plus aborder la mémoire tout à fait de la même manière après la Shoah. Nous l'avons rapidement vu à l'œuvre à propos de G. PEREC, on pourrait aussi évoquer P. CELAN dont la poésie est allée toujours plus avant dans la voie d'une liaison de plus en plus hermétique jusqu'à la mort de ce poète. Dans « L'autoportrait dit de DORDRECHT » A. BÉLIS parvient à métaphoriser cette question de la mémoire d'après la catastrophe dans une fable puissante et riche. Son récit se passe après une guerre qui a détruit une bonne partie de l'humanité. Les survivants ont organisé une vie vouée à la mémoire, à l'inscription des traces du passé. Mais bien vite se pose la question de la vérité. L'univers de ce roman, qui

repose au début sur la nécessité de ce que nous nommerions maintenant le « devoir de mémoire », sur la nécessaire préservation de la mémoire du passé pour que le groupe et la culture demeurent, s'avère bien vite aux prises avec une idéologie de la mémoire. Le narrateur du livre, pour avoir interprété, voire reconstruit, est emprisonné. Ainsi ce livre pose-t-il la question, pour le dire dans la langue de R. KAËS, de l'idéologie et de la mythopoïésis dans leurs rapports à la mémoire. Le monde de « L'autoportrait » est dans un rapport tellement idéalisant à la réalité et à la vérité qu'il ne supporte aucune variation, aucun écart de mémoire. Ainsi le lecteur assiste-t-il à la transformation d'une oeuvre de vie en oeuvre de mort.

Ce livre fournit une grille de lecture remarquable à la polémique suscitée par le film « La vie est belle » de R. BÉNIGNI. Ce cinéaste, qui n'a pas directement connu la Shoah (il est trop jeune), a fait un film, une fiction, un conte sans doute, qui raconte comment un père déporté avec son fils se livre à un incroyable travail de transformation narrative de la réalité afin d'épargner à son fils la prise de conscience de là où il est et, de ce fait, du destin qui l'attend. Le film eut un immense succès public et institutionnel mais il fut l'objet aussi des critiques les plus vives, par exemple de J. LANZMAN (l'auteur du non moins remarquable documentaire « Shoah ») qui n'admet pas que l'on puisse fictionnaliser l'holocauste.

A partir de cette situation emblématique, plusieurs fils peuvent être tirés, tant du côté d'une politique de l'oubli (N. LORAUX) et de la mémoire que de celui de l'articulation ou de la confrontation entre mémoire

individuelle et mémoire collective. Cependant il ne s'agit pas ici seulement de contenus de mémoire, de souvenirs mais aussi de processus de mémoration. Dans un raccourci, je propose que, de même que l'enfant peut se voir interdire de se représenter certains traumatismes, en particulier transgénérationnels, par ses parents (cf. en particulier le travail de N. ABRAHAM et de M. TOROK), de même la société, la culture du groupe peuvent interdire de penser certains événements de l'histoire ; pensons par exemple à la déportation et à l'élimination des gitans ou des homosexuels ou encore au silence qu'il fut si difficile de rompre quant à ce qui s'appela officiellement longtemps « les événements d'Algérie ». Si de nos jours le discours est abondant en ce qui concerne les Juifs sous la Shoah, ce ne fut pas toujours le cas : P. LÉVI a dit combien il était non seulement dur de parler mais surtout de se faire entendre à un moment où les esprits étaient à la reconstruction, à l'oubli de la guerre et de ses violences.

Ces deux niveaux sont en interaction l'un avec l'autre : la mémoire individuelle s'étaye sur la mémoire des parents, sur la mémoire du groupe social et sur l'organisation institutionnelle de la mémoire. Mais les sujets singuliers sont aussi des acteurs sociaux qui peuvent avoir une action, plus ou moins efficace, dans la construction de la mémoire du groupe, du collectif : ainsi par exemple des époux KLARSFELD, de leur travail d'archives et de mémorial des Juifs déportés. Pour un sujet, se voir dénier le droit à la mémoire de ce qui est ou fut une partie de sa vie est source de souffrances psychiques, en particulier sur le plan narcissique dans la mesure où c'est alors quelque chose de lui qui n'a pas le droit de s'exprimer, voire d'être. Il y a alors atteinte aux parties les plus profondes du psychisme, aux soubassements du narcissisme. Pour autant, il en est ici du collectif comme du singulier : ce qui est exclu de la mémoire, du travail de mémoration ne disparaît pas purement et simplement mais laisse des traces et fait retour dans la réalité, tôt ou tard, sous forme d'acte et de symptôme : pensons aux résurgences de la Shoah depuis une vingtaine d'années ou, plus récemment, de la guerre d'Algérie. Il ne peut y avoir de pensée de l'articulation de la mémoire du sujet et de la mémoire du groupe sans sollicitation de la question de la transmission intergénérationnelle, privée mais aussi institutionnelle, mise en scène dans le champ du social : dans des logiques différentes pensons au procès de Nuremberg, au jugement de K. Barbie ou de M. Papon, à la commission sud-africaine « Vérité et réconciliation » ; pensons aussi aux difficiles témoignages de l'immédiat après-guerre et au travail de collecte de témoignages qui se développe depuis une quinzaine d'années auprès des rescapés de la Shoah, comme si certains devenaient prêts à parler et d'autres à entendre alors que commence à se faire craindre la disparition des témoins directs (R. WAINTRATER).

La question de la mémoire, du sujet à la société, peut donc se comprendre dans la logique de cadres partiellement emboîtés les uns dans les autres à partir de l'expérience que fait l'enfant de la rencontre avec la mémoire de ses parents, eux-mêmes articulés à la mémoire de leurs groupes selon une modalité qui participe à ce que P. AULAGNIER nomme le contrat narcissique. Ainsi que le développe M. ENRIQUEZ dans son beau travail sur les enveloppes de mémoire, le refoulement vient former une arête entre l'appareil psychique de l'enfant et celui de sa mère. En effet la



mémoire n'est pas un déjà-là, c'est une fonction du moi, jusque dans ses racines les plus inconscientes, qui se construit en étayage sur l'environnement maternel, lui même étayé sur le père, sur le groupe... L'enfant passe petit à petit d'une enveloppe de mémoire commune, lorsque les choses vont suffisamment bien, à une enveloppe de mémoire de plus en plus singulière par internalisation de l'appareil à se souvenir mais aussi à refouler de sa mère. C'est entre autre à ce point que peuvent être repérés des pactes sur le négatif (R. KAËS), qu'ils en appellent au déni, et à la projection-expulsion, ou au refoulement.

C'est ainsi que peuvent émerger des souvenirs-écrans partagés entre la mère et l'enfant, dans la réécriture de leur histoire (réelle et fantasmatique) commune. Dans son célèbre article, S. FREUD montre que ces souvenirs-écrans sont construits, et donc analysables, sur le modèle du rêve, qu'ils répondent à la logique des processus primaires. Dès lors la mémoire devient incertaine : elle n'est pas cette bibliothèque que sollicite FREUD dans certains de ses textes. Le souvenir n'est pas fixé une fois pour toute, il est au contraire réinterprété, réécrit à la lumière des événements psychiques qui leurs sont ultérieurs. Ainsi l'enfant oedipien reprend-il dans cette nouvelle logique des contenus mnésiques et fantasmatique qui répondaient auparavant à une logique archaïque. De plus la mémoire de chacun est prise dans la mémoire familiale, dans la construction des refoulements mais aussi des mythes communs qui ont bien souvent à voir avec les souvenirs-écrans. Il est difficile à chacun, sinon dans un travail analytique ou psychothérapique, de faire la part entre ses souvenirs propres, leurs déguisements et les souvenirs qui ont été transmis par les parents et portent la marque de leur propre travail psychique. Or, ainsi que nous l'avons évoqué, la construction des souvenirs par les parents porte la marque de leurs impératifs psychiques propres ; l'enfant a alors, en fonction de la liberté que lui laissent ses parents, ou au contraire de l'emprise qu'ils exercent sur lui, non seulement à s'approprier ou non ces souvenirs exogènes qui lui parlent cependant de lui, mais aussi à les transformer pour se les approprier, ce qui fera toute la différence entre l'incorporation et

l'introjection. Mais en même temps, ainsi que l'énonce très clairement P. AULAGNIER à propos de la violence de l'interprétation, cet apport exogène va être constitutif de la mise en place progressive d'une mémoire propre, encore que toujours intriquée à celle des groupes et de la société ; manière donc de rappeler que de l'autre est toujours au cœur constitutif du sujet, jusque dans ce noyau intime qu'est la mémoire.

Pour finir arrêtons-nous sur les destins de la mémoire et des souvenirs chez le sujet et dans le groupe, d'autant que nous vivons une période qui investit beaucoup cette mémoire et se penche, de manière réflexive, sur ses propres processus de mémoire, entre devoir de mémoire et hypermnésie. S'il faut avoir pu construire des souvenirs pour pouvoir les oublier, les refouler, c'est d'une part pour éviter le retour violent de l'insymbolisé et d'autre part pour ne pas être submergé par « ce passé qui ne passe pas » et pour pouvoir investir le présent, de nouveaux objets. Dans une belle étude, A. CORREALE fait l'hypothèse de « l'hypertrophie de la mémoire comme forme de pathologie institutionnelle », comme mode de résistance au nouveau et au changement, comme enferment dans une pensée nostalgique. La présence trop peignante du passé peut donc renvoyer soit à la logique du traumatisme et de la compulsion de répétition, soit à celle du refuge régressif, nostalgique, dans un passé idéalisé.

Pour conclure j'évoquerai l'étonnant film récent « Good bye Lénine » dans lequel un fils, dont la mère communiste est entrée dans le coma la veille de la chute du mur de Berlin, lui cache cet événement afin de ne pas la traumatiser et crée donc un monde totalement factice quand elle se réveille six mois plus tard. Ce fils, qui avait manifesté contre l'ancien régime, semble prendre ce prétexte pour s'enfermer lui-même dans une nostalgie qui vient compenser la perte des illusions de changement. Si le coma maternel peut se lire comme une métaphore du déni (ne pas voir ce qui se passe) la réaction du fils montre l'appareillage étroit entre le psychisme de la mère et celui du fils qui entraîne famille, copains, voisins dans sa reconstruction à l'identique d'un passé brusquement effondré.

Bibliographie

- ABRAHAM N, TOROK M., 1978, *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Flammarion.
 BÉLIS A., 1992, *L'autoportrait dit « de DORDRECHT »*, Paris, Quai VOLTAIRE.
 BRAINARD J., 1975, *I remember*, Arles, Actes Sud, (1997)
 CASTORIADIS-AULAGNIER P. 1975, *La violence de l'interprétation*, Paris, Puf.
 CELAN P., 1998, *Choix de poèmes*, Paris, Gallimard.
 CORREALE A., 1996, «L'hypertrophie de la mémoire comme forme de pathologie institutionnelle», in KAËS R., *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod.
 ENRIQUEZ M., 1987, «L'enveloppe de mémoire et ses trous», in ANZIEU D., *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod.
 FREUD S., 1899, «Sur les souvenirs-écrans», in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf, (1978).
 GREEN A., 1992, *La déliaison*, Paris, Les Belles lettres.
 HABWACHS M., 1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, (1994).
 HABWACHS M., 1950, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, (1997).
 KAËS R., 1980, *L'idéologie, études psychanalytiques*, Paris, Dunod.
 LORAUX N., 1997, *La cité divisée*, Paris, Payot.
 PUGET J., 1989, *Violence d'état et psychanalyse*, Paris, Dunod.
 PEREC G., 1969, *La disparition*, Paris, Denoël.
 PEREC G., 1978, *Je me souviens*, Paris, Seuil.
 PEREC G., 1978, *La vie mode d'emploi*, Paris, Hachette.
 WAINTRATER R., 2003, *Sortir du génocide*, Paris, Payot.

Jean-Marc TALPIN

**Psychologue Clinicien,
Maître de Conférences à l'Université
Lumière Lyon II,
Membre du CRPPC.**

LEGS DE TENSIONS IDENTITAIRES À L'USAGER DE DROGUE

SOLÈNE BOITEUX

On parle souvent d'héritage culturel, de bagage culturel, des appartenances et des origines sociales d'un individu à travers les caractéristiques de sa famille. Si la transmission d'un tel héritage culturel est complexe, qu'en est-il de la transmission d'une rupture culturelle, de l'héritage d'une rupture entraînant un changement plus ou moins désiré et préparé de culture ? Et comment entendre qu'un tel événement se manifeste chez un individu quand il appartient au passé de ses ancêtres ?

Que se passe-t-il lorsque les codes et le "naturel" doivent être révisés en partie, remis en question par le côtoiement de personnes étrangères ?

Sensibilisée à ces questions par des sujets présentant des addictions, j'ai tenté de comprendre comment, pour certains, ces deux thèmes pouvaient être liés.

L'hypothèse que je pose ici est que l'usage de drogue est utilisé par un jeune, issu de migrants, comme espace, lieu d'apaisement des tensions nées de l'interculturalité dans laquelle s'est trouvée et se trouve sa famille. Pour sortir des tensions entre deux pôles (culturels, ici), il va vers un autre espace, celui de la toxicomanie. Cet espace ne répond pas aux qualités de l'espace transitionnel tel qu'il est défini par WINNICOTT, mais est un "troisième lieu", de repli, ne se situant pas dans l'entre-deux mais "ailleurs".

De plus, deux sous-hypothèses ont accompagné ma recherche. Premièrement, l'expérience du manque permet au toxicomane d'éprouver la temporalité, et lui offre donc un espace-temps où ses sensations peuvent évoluer et se répéter. Et deuxièmement, c'est plus le statut accordé au produit que ses effets qui compte pour le sujet.

Pour réaliser mon étude, j'ai donc supposé que les jeunes toxicomanes nés dans des familles où une génération a migré dans un autre pays que celui de ses parents, héritent d'une histoire familiale particulière et qu'une tension entre deux cultures a dû être, d'une façon ou d'une autre, "résolue".

Afin de mieux cerner tous ces enjeux, j'ai donc spécifiquement observé comment des sujets présentant une toxicomanie transmettent dans leur discours les représentations qu'ils ont des relations qu'ils entretiennent avec leur entourage, de leur appartenance au groupe familial, de leur vécu en son sein, ainsi que celles de leur place dans le groupe d'addicts. Pour rechercher les liens existant entre ces deux expériences, familiale et toxicomaniaque, j'ai tâché de mettre en évidence les tensions, les relations particulièrement investies, l'histoire familiale telle qu'elle est connue, ainsi que la façon dont le sujet se vit. Ce choix d'approche se situe clairement dans une voie où "le sujet est conçu comme

jouant un rôle actif sur les facteurs extérieurs au sein desquels il est plongé" comme le formule Jean BERGERET.

C'est au cours d'entretiens semi-directifs que nous avons créé un espace de relation entre le chercheur et le sujet. Les dires de ce dernier (mots, syntaxe, silences) et sa communication non verbale ont retenu toute notre attention. Le point commun de tous les sujets est la toxicomanie, qu'elle soit "actuelle" ou "passée" ; les produits qu'ils ont simplement essayés ou durablement consommés sont variés mais ce sont tous des produits considérés comme des drogues ou des stupéfiants dont la consommation est illégale. L'appartenance des sujets au groupe test (histoire familiale comportant une migration) ou au groupe témoin (histoire familiale sans migration apparente) ne s'est décidée qu'*in fine*, c'est-à-dire après la fin de l'entretien. Ainsi, je n'ai pas voulu accentuer les différences entre les groupes en les précisant avant.

Quelques points importants sont ressortis de cette étude.

Premièrement, nous avons été frappés par la quantité de personnes dont une des lignées parentales est évincée, absente de leur histoire. (entre-deux problématique ?). Le plus souvent, il s'agit du père ou de ses ancêtres. Ensuite, il est clair que les images parentales, en conséquence ou non de cet évincement, sont assez clivées. La représentation du couple parental s'effectue la plupart du temps sur une image spéculaire des deux membres, l'un étant le contraire de l'autre, où le plus souvent l'un concentre les qualités et le second les défauts. Cela évoque des difficultés liées à l'élaboration d'un objet primaire unifié.

Ensuite, un trait de caractère commun à presque tous les sujets était l'impatience. Qu'ils l'aient exprimée nommément ou manifestée dans leur comportement au cours de l'entretien, ils affichent presque tous une certaine peur du vide, du silence, de l'absence. Cela illustre très probablement leur vide interne, associé à des carences objectales. Ainsi, ils sont amenés à coller aux autres, à leurs désirs, pour se sentir exister. Comme si leur identité était définie uniquement par l'extérieur, par leur environnement.

De plus, la consommation de drogue est apparue comme un moyen efficace d'éviter de penser et/ou de se souvenir. Elle intervient non pas en tant que traitement de la souffrance psychique, mais comme soin enveloppant cette souffrance et la faisant taire. Leur toxicomanie permet à ces sujets d'attirer sur eux l'attention de leur entourage, en situant leur souffrance à l'extérieur d'eux-mêmes. C'est une violence première, destructrice qui n'est pas intériorisée grâce à cette mise à distance.

La prise de drogue vient donc souvent en lieu et



Georg

place d'une crise d'adolescence qui ne peut se vivre, et dans laquelle l'agressivité est tue. Elle rend consensuelle cette rébellion et permet la plupart du temps au sujet de demeurer conforme au désir parental. Elle protège ainsi l'entourage d'une remise en question, ou d'une prise de parole concernant certains sujets importants, et même vitaux. Elle se substitue ainsi au silence assourdissant maintenu dans la famille.

Enfin, tous les sujets manifestent une difficulté liée à leur place dans la famille. En effet, chacun semble être doté d'une mission à remplir pour la cohésion ou la survie de l'ensemble du groupe familial. Il peut s'agir par exemple de retenir l'attention sur soi pour éviter à la famille de résoudre un conflit, ou de remplir une fonction manquante autrement. Nous avons pu retrouver pour chacun des sujets une mission personnelle.

Concernant maintenant plus spécifiquement le groupe des sujets tests, nous avons noté quelques éléments. Tout d'abord, cette mission dont nous parlons prend pour eux une forme particulière : ils sont tous d'une certaine façon parentalisés. Ils doivent donc ainsi remplacer un ou plusieurs de leurs grands-parents, afin de suppléer à une fonction parentale non intériorisée par un de leurs parents. Le plus souvent face à une mère ou à un père déprimé, ils doivent assumer une fonction de réassurance, de conseil, de maternage et/ou de paternage. Cela vient comme signe des troubles relationnels entre les parents et les grands-parents. Que la migration soit la cause ou la conséquence d'une détérioration des liens avec leurs origines, elle revient se manifester dans cet inversement de filiation. De quel désir peut être investi l'enfant d'un père ou d'une mère qui se vit acteur de l'abandon de ses propres parents, de sa culture, de ses origines ? Comment s'occuper et se préoccuper d'un enfant susceptible comme soi d'abandonner ses parents, de faire un trait sur son passé ? Les conséquences psychiques de ces histoires familiales où le lien est mis à mal, où la distance s'impose comme seul mode de relation paraissent encore très actives, comme le montrent la persistance des clivages et la désinhibition pulsionnelle dont nous parlent les sujets.

Deux sujets tests ont également évoqué des trahisons affectives, qui semblent refléter la trahison réalisée par l'ancêtre à l'encontre de ses parents et proches. Ils se retrouvent à la place de tout ce qui a du être quitté puis trahi à cause de la migration. Notamment la fidélité éternelle et le devoir de mémoire

aux personnes auprès desquelles on a contracté une immense dette : la dette de la vie.

En outre, nous avons remarqué que pour plusieurs sujets tests, il y avait une coïncidence entre des événements tristes et des événements heureux. Un jeune homme par exemple voit son grand père mourir le jour de ses cinq ans. L'événement attendu impatientement se solde par une grande souffrance, se transforme de façon brutale et inattendue en tragédie, en grande douleur.

Enfin, nous avons relevé une différence entre les deux groupes en ce qui concerne la façon de trouver une identité à travers la drogue. Les sujets témoins utilisent la consommation de drogue comme moyen d'exister dans la différence : c'est le fait de ne ressembler à personne, d'avoir un comportement marginal, qui leur procure une identité. Ils se définissent ainsi dans la différence. Les sujets tests, eux, utilisent la drogue comme moyen de se définir à travers la ressemblance, les points communs. C'est davantage ce qu'offre le groupe des toxicomanes en termes de partage d'une identité difficile qui les motive. Leur identité passe donc en premier lieu par le semblable, le reconnaissable. C'est ainsi que dans leurs entretiens, on perçoit davantage l'importance de tout l'environnement (affectif, sensoriel, initiateur...) que leur procure la drogue. De même, ils expriment une sensibilité particulière à l'égard de tout ce qui a pu être vécu comme des contrastes entre différents milieux, des clivages environnementaux.

Comme le montrent nos commentaires précédents, notre hypothèse principale est validée : l'usage de drogue est investi différemment par le sujet toxicomane membre d'une famille issue d'une migration. Il est particulièrement sensible à l'espace offert par la consommation du produit. Il présente également des tensions identitaires, que nous percevons dans le fait qu'il ne sait où se situer : en enfant ou en parent de ses parents. Ce déplacement généalogique du toxicomane dans sa famille, ces troubles dans la succession des générations résultent pour une part au moins des difficultés liées à la migration d'un grand parent du sujet. Le nouvel environnement ainsi trouvé apporte une solution superficielle aux carences diverses dont souffre le sujet. Une véritable solution, elle, mettrait en péril la mission qui lui a été assignée : celle d'assurer la survie du groupe familial.

L'alternance de consommation et de manque du produit, quant à elle, "encadre" le sujet dans une certaine sécurité. En effet, ce qui survient dans ce cadre est prévisible. Les bonnes mais aussi les mauvaises "surprises" sont maîtrisées. C'est ainsi la temporalité dans ce qu'elle comporte de risques qui est endiguée, voire annulée.

Enfin, nous avons pu observer comment les effets propres du produit, qui sont importants pour chaque sujet, ne sont pas les seuls recherchés dans la consommation de la drogue. Tout ce qui s'y rattache (sur le plan relationnel, narcissique, sur celui de la contenance et du remplissage interne...) est essentiel et déterminant dans la nature de l'addiction.

Le sujet toxicomane présente donc à l'évidence des difficultés identitaires et narcissiques. C'est à l'adolescence le plus souvent qu'il va recourir au produit, à ce moment où tout sujet est à la recherche de lui-même et des autres, et où tout ce qui n'a pu être élaboré antérieurement ressurgit avec son lot de pulsions non métabolisées. La drogue traduit également

Bibliographie

- ABBOUB M. K. et al., Dossier Immigration-drogue, «les raccourcis dangereux», *Interdépendances*, N° 15, fév-mars 1994, p. 9-27.
 AIT MENGUELLET A., «Toxicomanie et immigration», *Interventions*, N° 18, février 1989, p. 13-17.
 BERGERET J., *Toxicomanie et personnalité*, coll. Que sais-je, P.U.F., 1982, 1996, Paris.
 BERTHELIER R., «Culture(s) et toxicomanie», *Le courrier des addictions*, N° 2, mars 1999, p. 79-81.
 BOYLAN M., «Acculturation et conduites addictives chez les jeunes d'origine maghrébine», *Interventions*, 1995, N° 48, p.17-19.
 BRIEFER J. F., *Intégration sociale et psychopathologie chez les usagers de drogues*, Thèse de Doctorat en Psychologie, Université Lumière Lyon 2, Institut de Psychologie, 1999, 503p.
 CHASSAING J. L., *Écrits psychanalytiques classiques sur les toxicomanes*, *Le discours psychanalytique*, éditions de l'association freudienne internationale, 1988, Paris.
 DUTHOIT J. P., «Essai sur les phénomènes transgénérationnels (les dents des fils)», *Psychanalyse de civilisations*, L'harmattan, 1999, Paris, 263p.
 GAUTHIER B., PEREIRA-ESTRELA A., «La famille maghrébine confrontée à la toxicomanie», *Interventions*, 1995, N° 48, p20-23.
 GHORBAL M., *Esquisse de la personnalité maghrébine, à propos de la deuxième génération*, Thèse de doctorat en Médecine, Lyon, 1977.
 KAES R. et coll., «Différence culturelle et souffrances de l'identité», Coll. *Inconscient et culture*, Dunod, 1998, Paris, 258p.
 OLIEVENSTEIN C., «La vie du toxicomane», collectif, coll. *Nodules*, P.U.F., 1982, 1991, Paris, 112p.
 TISSERON S. et coll., «Le psychisme à l'épreuve des générations, Clinique du fantôme», Coll. *Inconscient et culture*, Dunod, 1995, Paris, 180p.

un désinvestissement de la sphère psychique au profit d'un surinvestissement de la sphère corporelle (mais pas du corps), ce qui signe une probable désintronisation des pulsions.

En outre, la toxicomanie s'accompagne d'un trouble d'intégration sociale, qui, comme l'a montré BRIEFER, ne saurait être soit seulement une cause, soit seulement une conséquence de l'addiction.

D'autre part, la toxicomanie offre au sujet un statut pseudo-identitaire. Tout d'abord via le mécanisme social de désignation, qui attribue au toxicomane des caractéristiques visant à le définir pour l'exclure, en tant que menace pour la société et pour ce qu'il vient signifier de dysfonctionnements et d'aberrations internes à la société elle-même. Ensuite, via le sentiment d'appartenance à un milieu marginal. Ces deux mécanismes s'enrichissent mutuellement, cela va sans dire. Ceci nous rappelle bien-sûr les mouvements de la même société envers les migrants, mis à distance pour ce qu'ils incarnent de proximité difficile à assumer.

Le toxicomane, comme le migrant, se retrouve à devoir faire des ponts ou à choisir entre des sous-cultures, c'est-à-dire deux lieux du champ social plutôt incompatibles. Ainsi, la toxicomanie s'inscrit souvent dans un mouvement d'autonomisation vis-à-vis de l'entourage, et paradoxalement renforce la dépendance vis-à-vis de lui. Comme s'il s'agissait d'une tentative de migration échouant car l'ambivalence de départ n'a pu être résorbée. Tout comme ce à quoi s'est trouvé confronté l'ancêtre migrant.

Comme l'expriment B. GAUTHIER et A. PEREIRA-ESTRELA, "L'héritage culturel dans le concept de Winnicott est un prolongement de l'«espace potentiel» entre l'individu et l'environnement. Si la création de cet espace échoue, il se crée une rupture

dans le sentiment de continuité." C'est une telle rupture, en l'occurrence celle de la migration, qui peut continuer d'agir sur les générations suivantes. Elles sont chargées alors de faire le lien entre l'avant et l'après de la rupture, de trouver le moyen de faire des ponts entre deux univers à jamais opposés. Un "pont" est ainsi réalisé dans la trouvaille-crédation d'une "culture des exclus de tout" (K. ABBOUB), car c'est le sujet toxicomane qui se positionne au sein de ce tiraillement : entre son aïeul et lui-même.

Solène BOITEUX

**Psychologue Clinicienne,
Diplômée de l'École des
Psychologues Praticiens de Lyon**



PUBLICATIONS...

**MONIQUE CHARLES
J.-L. BORGES**

La création est-elle obligatoirement répétition ou bien peut-elle instaurer de l'inédit psychique ? A une telle question, l'œuvre de J.-L. BORGES paraît apporter une réponse sans équivoque. L'auteur se plaît à souligner les figures multiples de la répétition qui, effectivement, marquent ses récits.

Grand lecteur et érudit, il lui semble impossible d'échapper aux mots des autres qui hantent sa propre voix. Comment ne pas être un plagiaire involontaire ? J.-L. BORGES lutte contre la mélancolie littéraire en affirmant que toute création est illusoire, qu'elle se borne à être une réorganisation du legs culturel, une répétition plus ou moins efficace et rusée. La thèse, réitérée, que le temps n'existe pas, qu'il est condamné à l'éternel retour, manifeste, elle aussi, l'incrédulité fondamentale de l'auteur envers toute prétention à inventer et à instaurer. L'auteur met également en avant la répétition interne à son œuvre. Il se dit prisonnier et las d'un répertoire symbolique qu'il se sent contraint de reprendre de récit en récit. Ses dernières productions, vouées à la réécriture des fictions qui l'ont fait connaître, semblent confirmer le triomphe final de la répétition et de l'enfermement.

Monique CHARLES propose une vision toute différente et montre comment J.-L. BORGES puise dans le travail créatif des ressources qui lui permettent d'alléger considérablement la souffrance d'être. On peut concevoir le trajet de J.-L. BORGES comme la confrontation avec des îles de solitude extrême, dont Astérix le Minotaure incarcéré dans le labyrinthe est le symbole, confrontation qui conduit J.-L. BORGES à instaurer ce qui lui manquait. Au départ, J.-L. BORGES, se sentant fictif et exilé, considère ses pensées et ses œuvres comme des faux et lui-même comme imposteur. A la fin de son œuvre et de sa vie J.-L. BORGES peut à la fois reconnaître son étrangeté interne, qui est devenue moins radicale, et dire la gratitude que les liens retissés avec lui-même et avec le monde lui font ressentir.

Pour trouver J.-L. BORGES dans le labyrinthe où il se perd, le lecteur doit effectuer un travail qui rejoint celui que l'auteur réalise dans son œuvre : créer un lieu d'écoute pour accueillir la plainte crue du Minotaure, instaurer un lieu d'accueil par lequel l'exilé interne se vectorise en terre d'asile et d'hospitalité.

Agrégée de philosophie, Docteur en psychologie, Monique CHARLES est enseignante et psychanalyste.

L'Harmattan - 26 euros

Chers lecteurs,

L'anniversaire de **CANAL PSY** cette année est l'occasion pour nous d'une rétrospective, à l'image de celle très précieuse que nous propose Alain Noël HENRI dans l'article qui ouvre ce numéro.

Aussi Max PAVOUX et moi-même profitons de ce début d'année et de mon arrivée à la rédaction pour solliciter vos avis et remarques sur le journal dans sa forme actuelle : correspond-il à vos attentes, et satisfait-il à sa mission première de liaison avec vous, étudiants parfois tenus éloignés du campus?

A ce sujet nous travaillons actuellement comme l'a évoqué Jean-Marc TALPIN dans l'édito au développement du site en ligne de **CANAL PSY**, notamment pour vous présenter un agenda plus souple et plus pratique qui permettrait de vous communiquer en temps réel les informations utiles dont nous disposons.

Nous pourrions vous proposer dans le même sens un espace de parole qui s'intitulerait "*le mot des lecteurs*" favorisant l'interactivité avec vous et nous permettant de nous ajuster au mieux de vos souhaits quant à **CANAL PSY** conçu avant tout comme un journal de proximité.

L'appel est donc lancé, nous attendons vos réactions face à ces propositions ainsi que vos suggestions...

Lecteurs, à vos stylos!

Anne-Claire FROGER et Max PAVOUX



ANALYSE D'ŒUVRE...

DE LA MAIN LABORIEUSE À LA MAINMISE PSYCHIQUE : ESSAI D'ANALYSE PICTURALE SUR LA FONCTION PSYCHIQUE DE LA MAIN.

Oswaldo GUAYASAMIN, 1919-1999, peintre équatorien
Cycle de « la edad de la ira », « l'âge de la colère »
Série « los manos », « les mains »

Des enfants travailleurs que j'ai rencontrés en Equateur, les mains ne sont pas seulement l'âme. Elles sont l'outil. L'instrument. Le lieu par lequel tout advient, ou rien. Le lieu de la culpabilité, de la prise et de l'emprise. Le lieu du corps, et parfois aussi décorporisé, par lequel s'investit l'économie de survie. Une survie psychique qui ne peut advenir qu'au prix du maintien de l'érotisation de zones corporelles partielles, telles que peuvent l'être la bouche, le visage, les yeux, les mains. Les mains, en tant qu'exploratrices des zones érogènes. En tant qu'objets partiels, qui ne font partie ni du corps propre du sujet, ni de son environnement extérieur. L'investissement libidinal des parties du corps clivées, à l'exclusion d'une unité qui serait globalisante, totalisante. La main, pour les enfants qui en font un usage lucratif, la tendent et la referment sur quelque menue monnaie, est le lieu d'un théâtre où se donnent à entendre, au-delà de la contrainte matérielle, la créativité et le ludisme, rouages nécessaires au processus vital. La théâtralité de la main, du regard, de la parole, du corps tout entier, de ses orifices, son érotisation se fait articulation entre l'impératif de survie et le plaisir pris à vivre. Sur la main s'inscrivent, se gravent les incidences éventuelles des sévices, les maltraitances imposées par le cirage, la truelle ou les ciseaux à bois, le ciment ou l'acide, autant d'outils prolongeant l'outil corporel. La main aussi étaye le produit toxique, le ciment de contact ou la colle à inhaler, le haschich ou la cocaïne. Elle le trans-met, de l'extérieur à l'intérieur du corps. Elle porte, supporte, transporte, rapporte ; elle tient, soutient, retient, détient. La main, aussi sûrement que le visage, peut-être plus sûrement encore, fait trace. Elle est mémoire corporelle. Lutte contre l'oubli. Dénier du déni. Résurgence d'une pré-histoire. Et c'est cette fonction-même qui oblige à l'investir libidinalement. Premier objet transitionnel lorsque par le jeu, son statut passe de zone érogène à celui d'instrument donneur, preneur, faiseur de vie. Là où l'individu se tait, parle son corps, sa main.

S'il est un artiste d'Equateur qui a su, par son art, rendre un vibrant hommage au labeur manuel de son peuple, c'est d'Oswaldo GUAYASAMIN dont il s'agit. Ayant moi-même entrepris avec les enfants travailleurs de la rue, à Quito, un travail d'accompagnement psychique au long cours, la perspective d'une inscription culturelle qui ancre l'étude des fonctions psychiques de la main au cœur de l'œuvre picturale du maître équatorien m'a semblé particulièrement judicieuse, tant du point de vue de la métapsychologie clinique que du point de vue artistique. C'est pourquoi je vous propose ici une lecture transversale, à la lumière de laquelle s'articulent et se dialectisent le tissage et le métissage des enjeux psychiques.

engagé. Né en 1919 d'un père indien et d'une mère métisse, dans une modeste famille équatorienne de dix enfants, il choisit très tôt d'être la voix, la voix picturale des opprimés de son pays. Et ils sont légion. La série des mains, il la peint alors qu'il est emprisonné, entre 1963 et 1965, sous la dictature militaire de l'époque. « Je peins comme si je criais. Parce que mon art est une forme d'amour ». Peu à peu, le peintre s'affranchit de l'école réaliste qui l'a formé, pour ne plus s'attacher qu'à une forme très personnelle de lire le monde, et de traduire l'homme. Il en découle « une rhétorique de gestes de mains, de têtes et d'attitudes corporelles qu'accentue leur symbolisme, produisant des images chargées d'intentions mentales et de recours expressifs innovateurs » (trad. perso, José MARIN-MEDINA, in « Pintura y universo de Oswaldo GUAYASAMIN » p.11). Peu à peu, son œuvre s'inscrit dans le discours général de l'art ibéro-américain, en même temps qu'elle s'articule avec les tendances modernes nord-américaines. Cependant, Guayasamin conserve un profil pictural bien particulier. Il s'inspire des deux tendances mexicaines qui allient, dans le but de trouver un langage actuel et universel avec lequel exprimer les réalités nationales, le courant « indigéniste » (soit ce qui est propre à la culture) et celui du « culte » (imposé par l'étranger). En égrenant des voyages sur tout le continent latino, le peintre peu à peu constitue son œuvre sous forme de cycles et de séries, s'imprégnant des réalités de son peuple. « De village en village, de ville en ville, nous fûmes les témoins de la plus immense des misères : villages d'argile noire, de terre noire, aux enfants pétris de boue noire ; hommes et femmes aux visages à la peau brûlée par le froid, où les larmes étaient congelées par les siècles, jusqu'à ne plus savoir si elles étaient de sel ou de pierre. Musique des zampoñas et des tambours qui décrivent l'immense solitude sans temps, sans dieux, sans soleil, sans maïs. Seulement la boue et le vent. Fruit de la tradition ou de la force, le métisse a une psychologie très étrange. Hommes complexés de leur sang qui n'est ni indien, ni espagnol, ni noir (...) Héritiers et propriétaires d'une terre usurpée. » (op. cit., p.12) L'amour dont témoigne l'artiste pour les siens et leur terre est quasiment religieux. En filigrane s'y lisent sa compassion pour la situation des opprimés, sa volonté de prendre en compte le monde surnaturel et la cosmovision andine bafoués par plusieurs siècles de domination coloniale, et son espoir, sa foi profonde en l'homme.

La production artistique de GUAYASAMIN se divise en trois grandes périodes, en trois cycles thématiques. Le premier pourrait prendre le nom de la série « Huacayñan », ou « chemin des larmes ». Il rassemble 103 cadres et un tableau mural amovible, qui marquèrent la consécration internationale du peintre.

Le second cycle est initié par un voyage du maître à Cuba, sur l'invitation de Fidel CASTRO. Cela lui inspira

Il n'est rien de dire que GUAYASAMIN est un peintre

la série « les martyres », puis le monumental cycle de « l'âge de la colère », dont fait partie la série des « mains ». Les 250 cadres et 5000 dessins qui composent ce second cycle tentent la transposition du drame américain à une échelle universelle, avec laquelle l'iconographie du peintre s'enrichit considérablement. Il développe un style fortement expressionniste et dramatique, où les coloris tendent à la monochromie, sombres, contrôlés. Il y utilise préférentiellement des teintes froides. La ligne de ses dessins, incisive, tend à s'allonger démesurément, distordant ses sujets pour mieux en saisir et en analyser les différentes facettes. Il expérimente divers matériaux pour transcrire les sujets qui lui tiennent à cœur, tous avec un caractère tellurique : la maternité, la terre... il en résulte une peinture à teneur organique, qui conjugue l'emploi de structures rigides et de structures flexibles, où s'expriment à la fois l'unité, la consistance du cadre, et le geste personnel, éphémère, variable.

Le troisième cycle pictural de GUAYASAMIN pourrait s'intituler « l'âge de l'espérance ». Son dessin, adouci, traduit la foi en l'homme qu'il n'a jamais perdue, malgré la dureté de ses traits précédents. Sa couleur s'est enrichie, et la tendresse du tracé se fait l'arme dénonciatrice des drames de l'humanité. Sa peinture se peuple des souvenirs colorés, joyeux, chaleureux de son enfance, où se lit la solidarité envers « les hommes quand ils marchent ensemble, solidaires, par les rues du monde » (op. cit., p. 14), et sa recherche d'identité culturelle.

« Peindre est une forme de prière en même temps que de cri. C'est presque une attitude physiologique, et la plus haute conséquence de l'amour et de la solitude. C'est pour cela que je voudrais que tout soit net, clair : que le message soit simple et direct. Je ne veux rien laisser au hasard ; que chaque figure, chaque symbole soient essentiels, parce que l'œuvre d'art est la recherche incessante d'être comme les autres et de ne ressembler à personne ».

Ce sont les mains qui nous parlent de l'individu, et non son visage, selon Oswaldo GUAYASAMIN. Un visage peut tisser et composer des mensonges, pas les mains. Et c'est le tissage et le métissage des infinies nuances du cœur de l'homme, de ce qu'il est, et non de ce qu'il a, qui fascine le peintre équatorien. L'indiannité de chacun, le lieu insondable, impalpable où s'origine notre humanité, où se pétrissent nos désirs et nos errances, où se façonnent nos élans et nos blessures. Les fibres qui mailtent et émaillent nos itinérances, la texture de nos sentiments, la matière même de nos êtres.

Guayasamin raconte comment, alors qu'il était encore enfant, insatisfait de la couleur qu'il avait donnée à un ciel crépusculaire, sa mère avait tiré du lait de son sein pour en éclaircir le mélange des couleurs, sur sa palette. Où l'origine rejoint l'ultime.

Le trait est franc, net. L'expression, d'éphémère qu'elle aurait dû être, se fige en une intimité atemporelle et impersonnelle. Mais tellement humaine. Comme une évanescence qui durerait, qui s'éterniserait, inscrite en filigrane dans la matière. La fraction de seconde suspendue en une éternité qui ne commencera jamais, le geste fixé sur la toile avant même d'avoir été ébauché, avant d'avoir commencé à exister. La fugacité faite peinture. L'ancrage des pigments sur la toile du temps, sur la toile du corps. L'épanchement de ce corps en une fulgurance douloureuse. Et l'esquisse prend toute sa

densité. Son poids de chair et de mots. Les mains parlent. Et l'on se surprend à traduire leur langage secret, étonnamment universel et intime, singulier et pluriel. On le sait inventé pour soi, en même temps que compréhensible par tous. Alphabet de l'intime qui supporte les plus inextricables contradictions, trame sur laquelle le paradoxe n'a pas de prise. Chacun aurait pu écrire ces mots-là avec ces mains-là, en traduire le sens, en dévider l'intime écheveau, mais pourtant seul, GUAYASAMIN pouvait leur donner vie.

Une vie de couleurs froides. Dépouillée d'artifices. Où la chair est mise à nu avec pudeur. Où les mains se font métaphore de l'âme. Facile ? Risqué...

Une vie de couleurs froides. Qui prend le risque d'être purement esthétique, pure jouissance intellectuelle. Et qui est foncièrement sensée. Viscéralement sensée. Où la recherche n'a rien à envier à la perfection du trait. Ni à celle du mot.

L'incarnation passe par la carnation. Le réalisme est aigu, le gris s'inscrit en ombres sur la figure. La peau est diaphane, l'être est d'une transparence opaque. Troublante.

Comme une prière.

Et le sens naît. Il advient, comme en un accouchement nécessaire et évident. Une fulgurance. Une stridence.

Ces mains sont de l'âge de la colère. La colère d'un peuple opprimé, qui n'a que ses mains comme voix. Celles d'un peuple sans voie ni loi, qui hurle sa détresse vers des sourds et la désigne à des aveugles. Une colère bleue. Une colère froide. Aiguë. Stridente. Vibrante. Millénaire.

Certaines mains supplient et implorent, d'autres rendent grâce. Jusque dans la détresse la plus sidérante, la plus profonde, le peintre équatorien puise la tendresse, la douceur. Le masque du visage n'est à GUAYASAMIN que l'accessoire qui dit les mains et les souligne, un oripeau qui les met en valeur. Il est aux mains ce que les mots sont à l'alphabet. Chaque doigt en est une lettre, un signe à décrypter, en latence. Chaque doigt exacerbe un sentiment, et se fait l'interprète de quiconque se reconnaît en ces appels, c'est-à-dire de tous et de chacun d'entre nous.

Ce qui se dégage de ces 13 paires de mains qualifiées par le peintre de la colère, c'est avant tout un tissu sidérant de violence et de stridence. Une souffrance massive. Une béance. Une angoisse pure, qui englutit et pétrifie. L'angoisse du Golem, cette créature constituée des 4 éléments princeps, à laquelle l'homme donne le souffle de vie, avant qu'elle-même ne le lui retire. Le Golem au front lesté de la Vérité. Mais tachons d'en mieux cerner les nuances en nous attardant sur chaque tableau, sur chaque expression intime des mains de GUAYASAMIN.

Florence ESCOFFIER

**Doctorante,
Allocataire de recherche
au C.R.P.P.C**

NDLR : Un conséquent manque de place nous a malheureusement empêché la présentation des œuvres du peintre. Nous ferons toutefois notre possible pour vous en présenter certaines dans le prochain numéro de Canal Psy.

CANAL PSY



Institut de Psychologie
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex
Tél. 04.78.77.23.23
Poste 20.59
e-mail :

froger.anne-claire@wanadoo.fr
Max.Pavoux@etu.univ-lyon2.fr

Site WEB Canal Psy :
<http://psycho.univ-lyon2.fr>
puis effectuer une «RECHERCHE»
de Canalpsy

CANAL PSY

Institut de Psychologie
Université Lumière Lyon II
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex

Je m'abonne à Canal Psy, pour un
an (5 numéros) à partir du mois de

.....200..
.....

et retourne ce bulletin accompagné
d'un chèque de :

— 15,24 € étudiants Lyon II

— 20,58 € professionnels

— Commande de Numéros :

N° :(Coûts ci-
contre)

libellé à l'ordre de l'Agent Comptable
de l'Université Lumière Lyon II .

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

Tél :

Qualité (étudiant en ou profession) :

.....
(merci de joindre le cas échéant
une photocopie de la carte
d'étudiant.)

Les derniers numéros



N° 49 - Juin - Juillet 2001

Dossier : Les étudiants en psychologie

- ◆ Les fonctions transformationnelles du stage de Maîtrise en Psychologie Clinique par Bernard DUEZ
- ◆ Des psychologues stagiaires à Santé Mentale et Communautés par Dominique MURBACH et José PEDRALVA DA SILVA
- ◆ Les débouchés du D.E.S.S de Psychologie du travail par Michèle GROSJEAN

N° 50 - Octobre - Novembre 2001

Dossier : Psychologie et Politique

- ◆ Le risque de l'étranger. Réflexions sur la folie, l'ordre et la méthode par Jean MÉNÉCHAL
- ◆ La psychologie politique : le retour d'une discipline inattendue par Alexandre DORNA
- ◆ Interview de Norman DUNCAN
Professeur Chercheur à l'Université de Venda en Afrique du Sud
- ◆ Une suite aux Etats Généraux de la Psychologie ? ou « la psychologie, une vieille dame indigne » par Christine JAKUBOWICZ

N° 51 - Décembre - Janvier 2001/2002

Dossier : La Psychologie : des contextes, des pratiques

Numéro Spécial par A. RIVET et P. MERCADER

N° 52 - Février - Mars 2002

Dossier : L'errance urbaine

- ◆ La mise en scène du sujet S.D.F dans son discours par Valérie COLIN
- ◆ Fait d'hiver : La mise en scène du S.D.F dans la presse par Valérie BERTRAND
- ◆ Fonction psychique de la manche pour des sujets S.D.F: Entre scène et mise en scène par G.CHARRETON

N° 53 - Avril - Mai 2002

Hommage à Jean MÉNÉCHAL

Olivier MOYANO; Eleni KANELLOPOULOU; Laurence BASTIANELLI; Christine JAKUBOWICZ; Alexandra ROGELET; Lydia MBOUMBA

N° 54 - Juin - Juillet 2002

Dossier : Voix et Psyché

- ◆ «Aspects» du chagrin d'amour : l'exemple de l'opéra par Hugues DE CHANAY
- ◆ Quand la voix se timbre d'être de quelqu'un par Jean-Pierre DURIF-VAREMBONT

N° 55 - Octobre - Novembre 2002

Dossier : Origines et abandon

- ◆ Interview de Bernard CHOUVIER sur la question des origines.
- ◆ Silence on abandonne. Myriam SZEJER
- ◆ Des questions et quelques réponses, à propos de l'origine des adoptés. Catherine BONNET

N° 56 - Décembre - Janvier 2002/2003

Dossier : Adoption et Filiation

- ◆ La violence et le lien : enjeux cliniques de l'adoption à l'étranger par Pascal ROMAN
- ◆ Désir d'adopter : entre souffrance et sentiment d'urgence par Claudine VEUILLET
- ◆ L'adoption, paradigme de la filiation par J. P DURIF-VAREMBONT

N° 57 - Février - Mars 2003

Dossier : Le phénomène Sectaire

- ◆ Clinique du fanatisme par Bernard CHOUVIER
- ◆ Les mécanismes de l'embrigadement sectaire par Michel MONROY
- ◆ Lorsque les médias traitent des sectes, exemple de RAËL par Noëlle D'ADAMO

N° 58 - Avril - Mai 2003

Dossier : Masculin et poids du genre

- ◆ Le Dandy aux sources de l'identité masculine par David TACIUM
- ◆ Le héros de bandes dessinées «Rahan» : De l'errance généalogique à la paternité par Pascal HACHET
- ◆ Crime passionnel, Crime ordinaire par ANNIK HOUEL, PATRICIA MERCADER, OLGA SOBOTA

N° 59 - Juin - Juillet 2003

Dossier : Culpabilité : excès et manque

- ◆ L'enfant cassé, Interview de Catherine BONNET
- ◆ Adolescence et culpabilité par Anne-Claire FROGER
- ◆ Sentiment de culpabilité et création par Monique DOMENGET

Directeur de la publication : Gilbert PUECH, Président de l'Université – Directeur délégué : Albert CICCONE

Rédaction : Anne-Claire FROGER - Illustrations : Ecole Emile COHL - Atelier de Jean CLAVERIE

Conception et réalisation : Max PAVOUX

Font partie du comité de lecture les enseignants élus au conseil du Département.

Journal édité par l'Institut de Psychologie – Département Formation en Situation Professionnelle

Imprimé par l'imprimerie Caussanel (Bron)

ISSN 1253-9392 – Commission paritaire n° 3088 ADEP

Canal psy est en vente dans les secrétariats de psychologie

A Bron : Canal psy (salle K124bis), 3^{ème} cycle (126 K), C.R.P.P.C (134 K)
En centre ville : F.P.P. (salle 116 D, 16 quai C. Bernard, Lyon 7^{ème})

Prix des numéros :

- du n°1 au n°19 : 1,52 €
- du n°20 au n°39 : 2,29 €
- à partir du n°40 : 3,05 €

Frais de port :

- 1 à 2 numéros : 1,02 €
- 3 à 5 numéros : 1,75 €
- 6 numéros et plus : 2,44 €

La liste exhaustive des numéros parus est disponible sur simple demande.